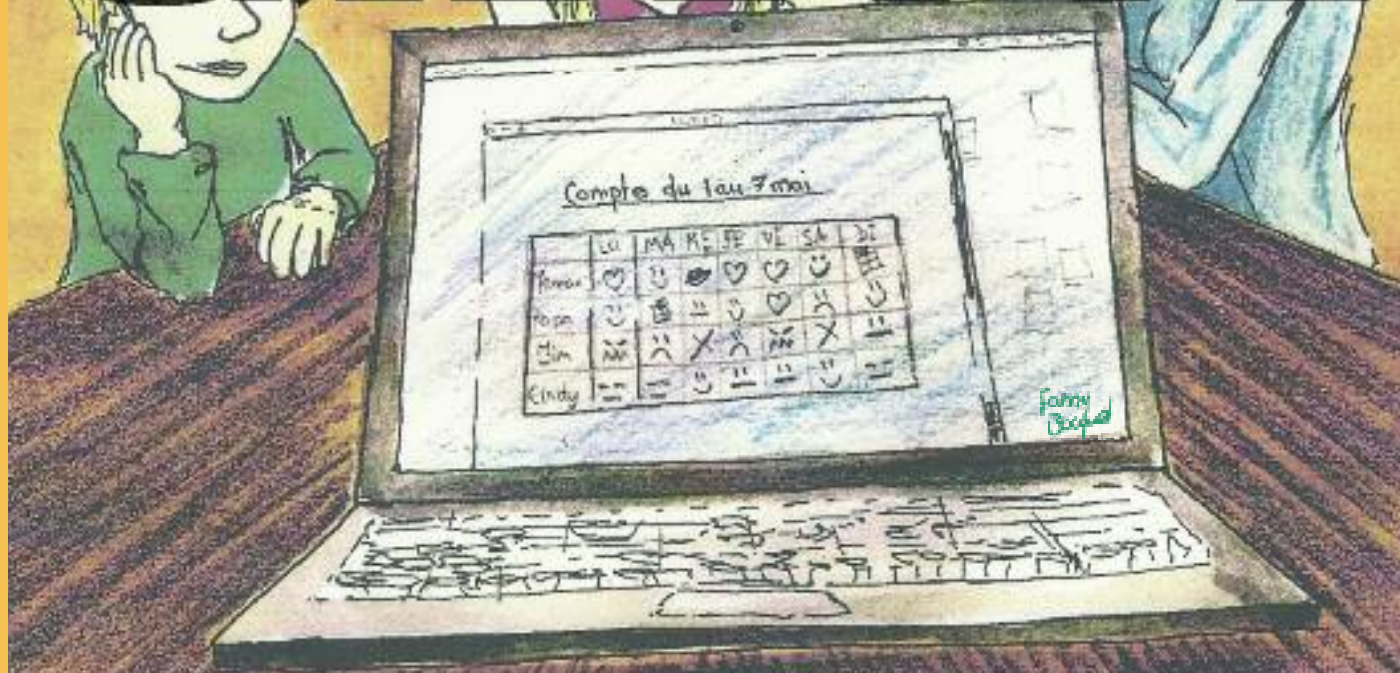




JUIN
2012
N° 20

LA GAZETTE



Justice et injustices en famille

Nicole PRIEUR

philosophe
psychothérapeute

LES BONS COMPTES FONT-ILS LES BONNES FAMILLES?



Nous nous réjouissons du retour de Béatrice LEISER qui, après une absence de quelques semaines pour un congé maternité, reprendra ses activités dès ce mois-ci! Bonne reprise!

Merci...
à notre illustratrice

**FANNY
BOCQUET**



étudiante à
l'école des Arts
Appliqués
de Genève

LAST MINUTE!

Il est
recommandé
de réserver votre
place auprès de
notre secrétariat

022.736.14.55

Conférence
**marcel
rufo**
pédopsychiatre

le jeudi 14 juin 2012
à 14h00

**ENFANTS ET ADOLESCENTS:
LES COMPRENDRE
OU LES ÉDUIQUER?**

Lieu: Centre de L'Espérance
Rue de la Chapelle 5 - Genève

Organisé par l'association Couple et Famille
Réservation conseillée - 022.736 14 55 - Entrée Fr. 20.-
info@coupleetfamille.ch
www.coupleetfamille.ch

Pour des raisons d'équité et de fidélité à notre mission de soin mais aussi d'information et de prévention, la formule d'abonnement à **LA GAZETTE** a été supprimée au profit d'une plus large distribution gratuite auprès des services sociaux et publics concernés par les thèmes traités.

Les membres de l'association recevront toujours gratuitement notre journal.

**L'intégralité de nos articles est désormais à votre disposition
sur notre site www.coupleetfamille.ch.**

Pour obtenir un numéro en particulier, vous pouvez vous adresser à notre secrétariat.

**Couple
et
Famille**
c'est...

Une association à but non lucratif créée en 1979, soutenue et financée par l'ECR (Eglise Catholique romaine de Genève), la République et le canton de Genève, les dons et le produit de ses activités.

Elle est membre de la FGSPCCF (Fédération genevoise des services privés de consultation conjugale et familiale) et de la FRTSCC (Fédération romande et tessinoise des services de consultation conjugale).

Son objectif est de soutenir et d'accompagner les familles et les couples dans les difficultés relationnelles qu'ils rencontrent. Elle est ouverte à tous, dans le respect des convictions et des valeurs de chacun. Elle propose des consultations en conseil conjugal, conseil parental, médiation familiale, thérapie de couple et de famille.

Depuis plusieurs années, nous avons également développé des programmes de prévention, sous forme de parcours de groupe et de soirées-débats.

Pour connaître plus en détails nos prestations, nous vous invitons à consulter notre site

www.coupleetfamille.ch

Avec le soutien de

l'Eglise catholique
romaine de Genève



et

la République et
canton de Genève





DANS CE NUMÉRO

AGENDA 2

ÉDITO 3

Odile TARDIEU

INVITÉE POUR VOUS 4

Justice et injustices en famille
Nicole PRIEUR, philosophe,
psychothérapeute
Véronique HÄRING

UN PARTENAIRE SE PRÉSENTE 11

Un R de Famille
Pro Juventute

FAMILLE 12

Avec tout ce qu'on a fait pour toi!

Laurent BUSSET

COUPLE 14

Donner et recevoir dans le couple, la calculatrice inconsciente

Monika DUCRET

MÉDIATION FAMILIALE 16

Divorcer pour solde de tous comptes

Kristine REYNAUD DE LA JARA

SPIRITUALITÉ 18

Gratuit...sans prix?

Philippe MATTHEY

À LIRE 19

SEPARÉE

de François de SINGLY
Martine CHENOU

Et oui, je l'avoue, j'ai eu un coup de cœur pour Nicole Prieur, cette femme lumineuse qui nous a enchantés au cours d'une conférence dont vous avez les moments importants dans cette brochure (résumés par Véronique Häring).

Et pourtant elle nous bouscule avec ses livres aux titres provocateurs, «Amour, famille et trahison», «Parents-adolescents: des rendez-vous manqués»... et le dernier «Petits règlements de compte en famille».

Je n'ai pas envie de régler des comptes en famille, je préfère patienter, ne pas voir. Et pourtant, tous, nous comptons des choses incommensurables! Autant assumer.

Je ne pense pas trahir mes proches, et pourtant il paraît que je le fais, comme tout le monde, et que cela est utile pour être soi! J'aime ressentir de la reconnaissance pour ce que je fais, et pourtant je ne dois pas en attendre trop!

Bref, Madame Prieur nous prend à contre-pied (à rebrousse-poil) et nous oblige à réfléchir autrement, à regarder différemment.

Et ce qui est le plus troublant c'est que l'équipe de Couple et Famille la suit parfaitement dans ses raisonnements et fait la même chose.

Laurent Busset, thérapeute familial, nous suggère de ne rien attendre de nos adolescents même si «on a tellement fait pour eux». Ils sont à un âge compliqué avec une question centrale pour eux: «suis-je aimable par d'autres que mes parents?». Ils sont centrés sur eux-mêmes et sur leurs intérêts.

Monika Ducret, conseillère conjugale, remarque que le quotidien de tout couple est fait «d'attentes réciproques, conscientes ou inconscientes», et que «donner n'est pas un acte inné» même quand on s'aime.

Kristine Reynaud, médiatrice familiale, dans son article, nous dit que dans une séparation, une médiation, il faut «renoncer à une version objective, juste» des faits et faire un «détour par une comptabilité subjective». Il faut «accepter de ne pas obtenir justice».

Philippe Matthey fait le lien entre tous ces articles, il noue la gerbe, et nous propose un chemin de foi. Il parle de don, de gratuité et d'amour.

Un des buts que s'est donné Couple et Famille est de fournir des outils de réflexion (conférences, livres, articles, etc...) à tous ceux qui souhaitent réfléchir sur leur couple, leur famille, leur mode de fonctionnement relationnel. Dans cette brochure, des outils et des analyses sont proposés; ils vont souvent à l'encontre de ce que l'on attendait, mais n'est-ce pas mieux ainsi?

Laissons-nous bousculer!

Odile TARDIEU
présidente





**nicole
Prieur** philosophe
psychothérapeute

*Extrait de la conférence de Madame Nicole PRIEUR
organisée par Couple et Famille le 8 mars 2012 sur le thème :*

Justice et injustices en famille

Pourquoi parler de justice et d'injustice dans la famille? Parce que la famille c'est le lieu - bien entendu de l'amour - mais aussi des premières souffrances et des premières injustices. J'ai une petite anecdote personnelle: l'autre jour, je m'occupais de mes petits-enfants, deux jumeaux de 5 ans. Je devais les coucher. J'avais lu une histoire, deux histoires, trois histoires, puis j'ai dit «stop!». J'ai eu le droit, de la part de la fille, plus rapidement que du garçon, à un «c'est pas juste, mamie! C'est pas juste!» J'étais très fière parce que j'avais là une magnifique illustration du fait que le sentiment d'injustice vient de la manière dont les enfants ressentent la frustration, et qu'il est lié aux comptes qu'ils peuvent faire dans leur relation au réel. L'enfant construit son rapport au réel, son rapport à lui-même en comptant. L'être humain, dès son plus jeune âge, a une calcullette inconsciente sur laquelle il compte ce qu'il a, qui passe un peu aux oubliettes... mais surtout il compte ce qu'il n'a pas. Winnicott, un psychothérapeute qui a initié la psychanalyse d'enfant, nous explique que la souffrance vient de ce qui n'est pas advenu. C'est pourquoi, déjà très jeunes, nous comptons, nous calculons et retenons d'autant plus ce que nous n'avons pas eu ou pas reçu, c'est-à-dire ce qui a généré frustration et souffrance.

Plus on aime, plus on compte

Donc, dans une famille, on compte et contrairement à l'idée que «quand on aime, on ne compte pas», je dirai que, non seulement,

quand on aime on compte, mais que «plus on aime, plus on compte». Et, ce qui pèse lourd dans les comptes familiaux et reste dans cette calcullette inconsciente, ce sont les mé-comptes, c'est-à-dire ce qui n'est pas advenu et que l'on a attendu en vain. Dans les relations affectives, amoureuses, tout est enregistré dans cette calcullette inconsciente, mais, de ces comptes, et c'est là le danger, on ne veut surtout pas en parler. Ils sont tabous. Ce sont «les passagers clandestins de la relation intrafamiliale» comme je les appelle. On n'en parle pas et pourtant ils sont là et vont surgir au moment des séparations, de l'adolescence, des héritages... Donc, il me semble important d'accepter de reconnaître l'existence des comptes familiaux et oser les petits règlements de comptes qui ne sont que des accords, finalement. Entendre ce qu'il y a derrière la demande de petits règlements de comptes peut éviter justement les règlements de comptes sanglants pouvant apparaître à certains moments de l'histoire de la famille et entraîner des ruptures extrêmement douloureuses et destructrices.

Les comptes incalculables

La grande difficulté dans les comptes familiaux c'est que, ce que l'on compte, c'est de l'incalculable: c'est la fleur que l'on n'a pas eue à son anniversaire, le regard qui ne nous a pas soutenu, la parole qui n'est pas venue à propos. On va compter de l'impalpable, des intentions, du symbolique, de l'affectif, quelque chose de l'ordre de l'évanescence, de l'intuition,

de l'*a priori*, quelque chose un petit peu étranger à notre calcul habituel selon lequel $1+1=2$! Les comptes familiaux sont inévitables, et en même temps infaisables, puisqu'ils ne relèvent pas de quelque chose de calculable. Il n'y a pas d'objectivité dans ce qui circule dans une famille et du coup il n'y a pas d'équivalence possible entre ce qui est donné, ce qui est reçu et ce qu'on a l'impression d'avoir transmis; on ne sait même pas qui va recevoir ce que l'on va transmettre! Ce qui s'échange ce sont des dons, des gestes, des contre-dons, des dettes qui sont tellement impalpables qu'on ne peut pas les rendre équivalents: certains vont donner de leur personne et vont attendre de la fidélité, d'autres vont apporter de l'argent et vont attendre de la reconnaissance. La valeur de référence n'est pas la même: en apportant de l'argent, certains estiment apporter ce qu'ils ont à apporter, les autres en apportant leur affection et leur fidélité estiment avoir apporté ce qui leur semblait nécessaire et ce n'était pas forcément ce que l'autre attendait. De ce fait, dans une famille on ne sera jamais quitte et la question de l'équité va se poser d'une manière cruciale: comment être juste dans ces comptes familiaux qui ne sont pas clairs? Le Livre des comptes familiaux est un grand fourre-tout dans lequel chacun va pouvoir entretenir, soit un sentiment d'insatisfaction et rester ainsi dans la plainte perpétuelle «je n'ai pas reçu ce que j'attendais», soit se



sentir suffisamment gâté par la relation familiale et par la vie.

Justice ou justesse ?

Peut-être devrait-on parler, me semble-t-il, plus de justesse que de justice. Deux points me paraissent importants. Premièrement, nous devons ajuster notre écoute, tendre l'oreille : quand un enfant crie «ce n'est pas juste !», quand une femme blessée dit «je méritais mieux !», quand un homme humilié dit «j'aurais préféré être reconnu autrement». Qu'est-ce qui est à entendre derrière cette plainte d'injustice ? Qu'est-ce qui est demandé ? Chacun demande à être reconnu. Le sentiment d'injustice est en fait très dépendant d'un sentiment de perte de reconnaissance. Quand on a l'impression qu'on n'est pas respecté, quand on ne se respecte plus soi-même, quand on a l'impression d'être une non-personne, d'être transparent pour l'autre, de ne pas compter pour quelqu'un qui compte pour soi, alors on crie à l'injustice. Et, ce qui est ré-

clamé derrière des petits règlements de comptes, derrière cette exclamation «c'est pas juste !», c'est une reconnaissance de ce que l'on est au plus profond de soi, une reconnaissance de sa singularité et, j'ai envie de dire, de son inestimable valeur. C'est dans ce lieu-là, dans le lieu de l'injustice, dans la famille, qu'on a le plus besoin d'être reconnu par l'autre, par l'aimant, par les parents, etc... à sa juste et inestimable valeur. Je voudrais analyser davantage ce mot galvaudé de «reconnaissance». Paul Ricoeur, philosophe français, dans son livre magnifique *Le parcours de la reconnaissance*, nous explique que la reconnaissance constitue un processus comportant cinq niveaux. Premier niveau : j'ai besoin d'être reconnu par l'autre. J'ai besoin que l'autre atteste qui je suis. On peut mettre ce niveau en lien avec ce que Maurice Merleau-Ponty disait : «je suis en



partie invisible pour moi-même», c'est l'autre qui me donne mon visage. Il y a des parties de moi, comme mon dos ou mon visage qui est l'expression de ce que je suis au plus profond de moi, que je ne vois pas en direct. Je les vois soit dans un miroir, soit dans le regard d'un autre. C'est pourquoi, être reconnu c'est avoir besoin que l'autre atteste qui je suis. C'est l'attitude de l'enfant qui a besoin d'être soutenu et porté par le regard de ses parents. Deuxième niveau, c'est reconnaître l'autre. Là, on n'est plus dans une position passive : je vais vers l'autre et c'est moi qui lui dis «voilà comment je te vois, voilà qui tu es pour moi». C'est un mouvement actif, un mouvement vers l'autre. Le troisième niveau, c'est se reconnaître dans un regard de face à face : «je te re-

connais dans ce que tu es, tu me reconnais dans ce que je suis». C'est un mouvement d'échange où on s'institue mutuellement dans une réciprocité, dans notre humanité et dans l'altérité. Quatrième niveau, absolument nécessaire aussi : se reconnaître soi-même. Ce niveau est à mettre en lien avec l'identité narrative dont parle Ricoeur : je construis mon identité, mon je en étant capable de me reconnaître comme l'auteur de mes paroles - «je suis celle qui dit ceci» - et comme acteur responsable de mes actes - «c'est bien moi qui ai fait ceci. J'en suis fière, je n'en suis pas fière, j'ai honte, je n'ai pas honte, mais c'est bien moi». La construction de l'identité se fait à partir du moment où je me reconnais comme capable de dire ceci ou de m'engager dans ma parole, une parole pleine, une parole qui m'engage. Et comme avec les philosophes

on peut souvent s'attendre à des *happy end*, ces quatre niveaux de reconnaissance aboutissent au fait de la *gratitude* : plus je me sens reconnu, plus je peux être reconnaissant et plus je peux apprécier ce que je reçois (de la famille, de la vie, etc...) au lieu de ne regarder que ce que je ne reçois pas.

Le don n'est jamais gratuit

Deuxièmement, on va ajuster notre réflexion. On a dit que les comptes dans les familles sont incalculables. Pourquoi ? Parce qu'ils répondent à une logique complètement différente de la logique financière économique. Dans une famille, la chose donnée, la fleur ou le cadeau que vous allez offrir à votre fille, à votre amie ou que le mari va vous offrir à votre anniversaire, dans le billet ou la pièce qui va se transmettre entre des parents et des enfants, dans cette fleur-là, dans ce billet-là, dans ce cadeau-là, il y a bien plus que la valeur de l'objet offert. Il y a une valeur ajoutée : il y a une partie de moi, une partie de vous qui circule avec les choses données. Il y a un message d'amour, d'affection associé au don, un témoignage de soi : qu'est-ce que l'autre me donne quand il me donne une fleur, son salaire, quand il prépare un repas... Il est important, pour qu'il y ait de la reconnaissance, de différencier le niveau de la chose donnée et celui de l'intention qui est derrière ; différencier le niveau des choses qui circulent de celui des êtres entre qui ça circule. Dans la famille, dans les relations affectives, contrairement à ce que l'on croit - vous voyez que j'aime bien déconstruire un certain nombre d'*a priori* -, le don n'est jamais gratuit : non pas que j'attende un retour, mais j'attends que la relation soit préservée. J'attends d'entretenir la relation par ce que je donne. L'anthropologue Marcel Mauss a parlé de trois séquences dans le don : donner, recevoir et rendre. Par le biais de ces trois séquences on entretient une relation, un lien ; autrement dit, le don est au service du lien. Et dans cette circularité spécifique des familles ou de certaines sociétés, il y a une dimension temporelle qui est très importante : je donne, je reçois,



grandir c'est forcément trahir

mais je ne vais pas rendre au même moment. Il y a un décalage entre le «donner», le «recevoir» et le «rendu»:vous allez recevoir vos enfants à dîner, mais vous n'allez pas être reçus immédiatement dès le lendemain. Il y a un écart, une asymétrie entre ce qui est donné, reçu et rendu.Cela veut dire qu'il n'y a encore pas, dans ce système-là, d'équivalence possible. Pour certains anthropologues l'équivalence c'est la mort du lien:si vous commencez à rendre immédiatement cela veut dire que vous ne voulez pas trop que cette relation perdure, vous évitez de rester relié à l'autre par une dette. Dans la logique marchande, quand vous achetez un kilo de pommes de terre, il n'y a pas la valeur ajoutée symbolique, il n'y a pas une part du marchand qui est véhiculée avec le kilo de pommes de terre. L'échange est immédiat: vous achetez vos pommes de terre, vous payez vos trois ou quatre euros, mais, une fois que vous avez payé l'équivalent de la marchandise, vous êtes quitte, vous n'êtes plus en dette et vous ne devez rien au marchand. Il y a une relation temporaire brève, limitée, sans charge symbolique. Dans la famille, la logique est différente: le «donner-recevoir-rendre», est quelque chose qui se tisse dans le temps, ce qui veut dire qu'il y a toujours des dettes qui sont suspendues dans une relation familiale ou affective. Donc, la justice en famille se construit sur des choses très banales et la question qui se pose est de savoir qu'est-ce qu'on va faire de ces dettes en suspension qui subsistent dans les relations familiales?

Pour répondre à cette question, nous devons ajuster encore davantage notre réflexion et tenir compte du fait qu'il y a, dans une famille, trois sous-systèmes différents: le sous-système *parents-enfants*, ou *trans-générationnel*, le sous-système *fratrie* et le sous-système *couple*. Les dons et les dettes qui circulent dans ces trois sous-sys-

tèmes ne circulent pas et n'engagent pas les relations de la même manière.

La relation parents - enfants

Evidemment, les enfants ne supportent pas, quel que soit leur âge et ils ont quelque part raison, le sempiternel «avec tout ce que j'ai fait pour toi!». Si vous voulez vous fâcher avec vos enfants, essayez! Et pourtant. Dans une famille, tout commence par un don:le don de la vie. C'est un don incommensurable, suivi d'un foisonnement de dons:amour, cadre, tuteurs de développements, grilles de lecture du monde, valeurs,...tout ce qui va, en fait, permettre à l'enfant de devenir humain. Ces dons vont pratiquement tous dans le même sens,

c'est-à-dire qu'ils sont descendants:des générations des grands-parents aux parents, des parents aux enfants etc...et, avouons-le, il y a finalement très peu de choses qui remontent. C'est une des relations humaines dans laquelle on constate une aussi grande asymétrie, qui est incoercible. Elle fait partie de la réalité anthropologique des relations parents-enfants, ce qui me fait dire dans l'un de mes livres que finalement tous les enfants sont déloyaux vis-à-vis des parents et que nous sommes tous des traîtres, soit potentiels, soit virtuels, soit réels vis-à-vis de nos familles. Je m'explique. Quelques fois je m'amuse à dire, quand on est tous, là, devant un bébé qui vient de naître, ébahis, heureux, à dire «qu'il est beau!», que si j'avais ma casquette de psychologue à ce moment-là, je me pencherais sur le bébé et je dirais «Mon Dieu!Quelle horreur!Il faudrait l'inscrire à une commission de surendettement!» Il n'a pas sitôt poussé son premier cri, qu'il est complètement endetté ce pauvre enfant! Pourquoi? Parce que tous ces dons créent des dettes:si l'enfant reçoit tout cela, en contrepar-

tie on va lui demander de répondre à un certain nombre de demandes. On va lui demander d'être heureux, de réussir à l'école, d'être gentil, d'être le bon fils, le bon petit-fils, le bon frère, etc... Donc les dons créent des dettes qui, elles, créent des loyautés:«puisque je suis en dette, je dois être loyal à mes parents, qui, même s'ils ne me le répètent pas tout le temps, je le sais, m'ont donné et ont fait beaucoup pour moi». Il faudra que l'enfant s'habitue à être déloyal: on ne peut exister, on ne peut être soi qu'en trahissant un certain nombre de demandes. Je ne peux pas être le bon enfant, le bon fils de ma mère, le bon fils de mon père-en plus, ce n'est pas la même chose-, le bon petit-fils de ma grand-mère, le bon petit garçon de la nou-

nou, le bon petit frangin de mon frère aîné, etc...je ne peux pas, en tant qu'être humain, répondre à toutes les demandes, à toutes les loyautés. Donc,

**Il faudra que l'enfant
s'habitue à être déloyal:
on ne peut exister,
on ne peut être soi
qu'en trahissant
un certain nombre
de demandes.**

grandir c'est forcément trahir. C'est accepter qu'on puisse ne pas être l'enfant parfait de sa famille et c'est déjà un grand pas. Alors, vous allez me dire:«mais on est dans l'immoralité!». Non, parce qu'en fait, l'éthique dans une relation familiale peut s'introduire sur un autre registre:celui de la circularité des dons. Ce que j'ai reçu de ma famille, je ne vais pas ou très peu le rendre à ma famille, mais je vais impulser du temps et de l'histoire:je vais le transmettre à mes enfants si j'en ai, je vais le transmettre aux enfants dont je m'occupe si j'ai un travail qui est proche des enfants, je vais le transmettre à des amis...L'éthique ce n'est pas de rendre à ceux qui nous ont donné, à la hauteur de ce qu'ils nous ont donné, c'est de faire circuler cette transmission vers d'autres. Emmanuel Levinas qui est un philosophe pour moi de référence, dit quelque chose d'assez plombant, mais très beau:«l'éthique serait cette dette que je n'ai jamais contractée.» C'est finalement ce que les adolescents nous disent:«je n'ai pas demandé à vivre!». Et pourtant c'est bien là où l'éthique,



cette dette que je n'ai jamais contractée, se joue. Alors, comment faire, dans cet équilibre bancal, pour ne peut-être pas introduire de la justice, mais, introduire de la justesse ? En premier lieu, une chose me semble prioritaire dans les relations parents-enfants, c'est la justesse des places. Être chacun à sa place pour assurer les conditions qui permettront cette circularité des dons. On voit de plus en plus des enfants qui sont parentifiés, qui prennent la place des adultes, et qui, finalement, gouvernent dans les familles. C'est une catastrophe, et pour les parents, bien sûr, et pour les enfants. La circularité des dons, qui garantit l'éthique, est entravée lorsqu'il y a ce renversement des places. Donc, pour moi la justice en famille, ce n'est pas de rendre les dons et les dettes à équivalence, c'est impossible et ce n'est pas souhaitable, mais c'est permettre aux uns et aux autres de rester à sa place, d'investir sa place et de devenir de plus en plus soi-même.

Accepter d'être un traître

Pour accepter d'être un traître, de ne pas être l'enfant idéal de ses parents, il me semble qu'il y a d'abord trois questions à se poser : *qu'est-ce que j'ai reçu ?* (on a plutôt tendance à voir ce qu'on n'a pas reçu). *De quoi suis-je redevable et envers qui ?* C'est une véritable question. Ce n'est pas donné d'avance. Combien de fois j'entends des adultes dire «ma mère a été absente», «mon père était alcoolique», «j'ai grandi toute seule». Je crois que la loyauté est une véritable question qui nous traverse et qui se pose sans cesse, autrement, tout au long de notre vie. Et enfin : *que transmettre à mon tour et à qui ?* Je pense que, déjà, si on se pose ces questions-là, on s'institue comme sujet éthique, même si on ne rend pas à ses parents à la hauteur de ce qu'on a reçu. Je vous propose trois pistes

les parents donnent sans compter à des enfants qui comptent ce qu'ils n'ont pas reçu.

qui selon moi permettent de s'instituer dans une relation éthique vis-à-vis de nos parents : d'abord, reconnaître que nos parents ne nous doivent plus rien désormais quand on est adulte. Grandir quand on a 30, 40, 50 ans, cela signifie déjà solder les comptes non solvables. A un moment donné, je dois accepter non seulement d'être un fils ou une fille déloyal(e), mais aussi que mes parents ne soient pas les parents idéaux et parfaits que je pouvais en toute légitimité attendre. Il s'agit d'accepter le réel des parents-«ma mère absente», «mon père alcoolique»... - et ne pas attendre qu'ils soient autre chose que ce

qu'ils ont pu être ; accepter que ce que je n'ai pas reçu, je ne le recevrai pas. Solder les comptes est un véritable travail d'exonération qui est long et difficile, mais qui, à mon sens, permet de sortir d'une position infantile. La deuxième piste, c'est reconnaître ce qu'on a reçu plutôt que de continuer à attendre, dans cette position infantile, ce qui n'est pas advenu. Dans la relation parents-enfants, en général les parents donnent sans compter à des enfants qui comptent ce qu'ils n'ont pas reçu. Donc c'est un peu compliqué ! Les adultes avec lesquels je travaille ce cheminement commencent à venir en colère contre leurs parents, mais, au bout d'un moment, il faut bien qu'ils acceptent que leur père ou leur mère ne pourra pas leur apporter ce qu'ils n'ont jamais pu leur apporter jusqu'à présent. Il y a, alors, un revirement important : une «filiation positive», comme je l'appelle, se met en place : ils peuvent reconnaître que ce père qui était absent, alcoolique, maltraitant, etc... quand même leur a transmis un sens de la fantaisie, de la créativité, ou cette mère absente leur a apporté la valeur du travail, etc... Et, au lieu d'attendre et ne voir que le négatif de leurs parents, ils peuvent commencer à déceler ce qu'ils ont reçu de positif et s'affilier à une part positive de la figure parentale pour en retirer un bénéfice narcissique : si je peux m'identifier positivement à un parent, alors je peux avoir de l'es-

time pour moi-même. La troisième piste, c'est accepter aussi qu'on n'a pas de comptes à demander, ni de comptes à rendre à nos parents - à un moment donné bien sûr. On n'a pas de comptes à demander aux générations passées. Les choix qu'ils ont faits et dont on a pu subir les conséquences, appartiennent à leur vie et on ne peut ni en porter les conséquences, ni réparer, ni chercher à faire quelque chose que le couple parental n'a pas pu faire. Si on se met dans cette position de solder des comptes, de reconnaître les limites de nos parents, de ne pas attendre qu'ils soient autre chose que ce qu'ils ont pu être, je pense qu'on leur témoigne une certaine forme de respect. On leur rend quelque chose. Un jour, j'ai entendu un rabbin qui expliquait le 4^{ème} commandement «tu honoreras ton père et ta mère». Le verbe hébreux que l'on a traduit par honorer, c'est le verbe «kavod» qui signifie «rendre lourd». Il ne s'agit donc pas de lourder ses parents, comme nous le faisait remarquer le rabbin en plaisantant, mais surtout de rendre lourd leur existence, pas sur nos épaules, bien sûr, mais de donner du poids à leur existence, du sens à leurs manquements, à leurs défaillances, à ce qu'ils n'ont pas pu faire, à ce qu'ils nous ont occasionné de la souffrance : tout cela a du sens pour eux. C'est les inscrire dans une histoire qui les a peut-être dépassés, débordés et qui finalement peut expliquer et nous faire comprendre, qu'ils n'ont pas pu faire autrement. Donner du poids, de la substance à l'existence de nos parents, finalement pour ne pas avoir ni à réparer leurs manquements, ni à porter le poids de leur absence. Les rendre à leur propre vie. C'est peut-être comme ça qu'on peut leur rendre quelque chose.

La relation fraternelle

Dans le sous-système *fratrie*, ce n'est pas le sempiternel «avec tout ce que j'ai fait pour toi», mais c'est le «c'est toujours lui qui a le plus beau cadeau !», «c'est toujours lui que tu sers en premier !» Tout est compté : le blanc de poulet, le regard, la manière dont on sert le gâteau, le jouet... Vous croyez faire juste, vous offrez le même jouet à



L'«être fraternel» est construit dans la fratrie. Il ne s'institue pas d'emblée.

deux enfants, l'aîné sera vexé parce qu'on ne le prend pas pour le grand, il estime qu'il devrait avoir un jouet différent que le petit! La fratrie c'est sûrement le lieu où les comptes sont les plus apparents. Contrairement à la relation parents-enfants qui commence par un don, la fratrie s'institue par du manque et de la perte. L'aîné pendant un, deux, trois ans est seul, porté par tout le regard de la famille, ce regard, qui, comme on l'a vu, construit notre identité, notre structure, la relation du sujet à lui-même. Puis, arrive un deuxième. C'est vraiment pour l'aîné un tsunami! Tout d'un coup les regards qui le portaient s'absorbent. Il perd ce regard qui construit non seulement son identité, mais aussi, jusque vers 3,4,5 ans, quelque chose de l'ordre de l'existential: mes parents me regardent, parce que mon existence, ma vie est importante pour eux. Quand le regard va se déplacer vers cette «petite chose sans intérêt qui arrive dans les bras de maman et qui braille», c'est comme si les enfants perdaient ce support existentiel. Surgit alors une angoisse existentielle que l'on ne mesure pas: «est-ce que je vais continuer à compter pour mes parents? Est-ce que ma vie est importante? Et maintenant, ne va-t-elle pas être remplacée par ce «petit sans intérêt qui braille?» Et ce, d'autant plus que dans cette période-là, avant 5-6 ans, les enfants sont quand même dans des angoisses d'anéantissement très fortes. Ils ne savent pas d'où ils viennent: «où j'étais avant d'être né?», «où est-ce qu'on attend quand on n'est pas né?», «qu'est-ce qui fait que je n'étais pas né et que tout d'un coup je suis né?» Ils sont dans quelque chose qui est très proche de la non-existence. Ils ont beau savoir qu'ils sont portés par le ventre de la mère, il y a quand même une question très philosophique qui les tenaille: «qu'est-ce qui fait que ma vie a surgi ici et maintenant? Et si ma vie a pu surgir comme celle de ce petit-là, venu presque tout d'un coup (ils

ont oublié les neufs mois de grossesse, car ils ont un rapport au temps différent) peut-être que la mienne peut rebasculer vers la non-existence?». Les enfants que je reçois en thérapie relativement à des problèmes de rivalité fraternelle, savent très bien qu'ils sont autant aimés que les autres frères et sœurs, ça ne se joue pas sur le registre de l'affect, mais au niveau de ces angoisses concernant leur existence. Donc pour l'aîné, il y a un véritable vécu de perte: il avait une place, il l'a perdue. Pour le cadet c'est un vécu de manque: il n'aura jamais ses parents pour lui tout seul et les aînés ne cessent de lui rappeler qu'ils ont connu, effectivement, papa et maman quand ils étaient amoureux, quand ils étaient encore ensemble, etc... Le cadet ne connaîtra pas finalement cette position d'être souvent montré en exemple: l'aîné sait lire avant, il a le droit de regarder la télévision plus longtemps, il peut aller chez des copains beaucoup plus tôt... Donc, les trois ou quatre ans qui lui manquent, qui le séparent de l'aîné sont vécus par l'enfant comme «il me manquera toujours quelque chose; j'ai toujours l'impression de courir pour être reconnu, je serai toujours le petit». Donc, non seulement la fratrie se constitue sur de la perte et du manque, mais elle est constituée surtout par de l'anti-don: «tout ce que je peux garder pour moi, je le garde pour moi». On n'est pas dans «je tends mon jouet à l'autre». Au moins, avec ses jouets l'enfant a le sentiment d'exister: le jouet, la poupée ou la peluche le reconnaît et ce lien indestructible entre la poupée et l'enfant, le dou-dou et l'enfant, est très important alors qu'il est en train de perdre sa place. Donc s'il n'y a pas de don au fondement de la fratrie, il n'y a, au départ, pas de dette et, si on ne se donne rien entre frère et sœur, on ne se doit rien. Pour instituer une relation éthique qui puisse introduire de la justice dans la fratrie, il faut effectivement qu'une parole adulte, une loi adulte, vienne faire

ce que les enfants ont du mal à accepter au départ: un partage, c'est-à-dire apprendre à faire une place à l'autre: «ceci t'appartient, ceci appartient à l'autre; il y a des choses que vous pouvez vous prêter et il y a des choses qu'il faut respecter de l'autre». L'«être fraternel» est construit dans la fratrie. Il ne s'institue pas d'emblée. Dans la fratrie, on n'est pas dans une logique où les liens de sang vont nous inscrire dans des obliga-



tions immédiates. Aujourd'hui, les liens de sang n'ont plus la même force éthique qu'ils ont pu avoir autrefois quand, parce qu'on était de la même fratrie, on se devait soutien dès le départ; les liens de sang étaient primordiaux et on faisait clan pour se défendre par rapport aux autres familles, par exemple. Les places dans les fratries étaient portées aussi par des ordres sociaux: l'aîné avait ceci, le second cela, etc... Aujourd'hui, la place de l'aîné n'est pas une place à laquelle sont attribués des droits. Tout est à inventer, tout est à construire dans une fratrie. Et pour qu'un frère ou une sœur arrivent à se devoir du respect tout au long de cette relation qui est la plus longue de la vie, il faut une parole parentale qui doit être plus forte qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Elle est nécessaire pour construire, quand la fratrie est jeune, cet «être frère» qui passe par la construction de ce que j'ai appelé le Surmoi fraternel: le symbolique «tu ne tueras pas», «tu respecteras l'autre», «tu partageras, c'est-à-dire que tu accepteras de te déposséder», parce que partager c'est une expérience de dépossession. Partager un gâteau ça veut dire couper une part et donner à l'autre. C'est accorder à l'autre le droit à l'existence; c'est accorder à l'autre le droit de jouir des mêmes jouets, etc... Mais ensuite, comment ins-



taurer de la justice dans une fratrie ? C'est la quadrature du cercle ! On évoquait tout à l'heure le fait de donner à deux enfants le même cadeau, c'est-à-dire d'appliquer une justice distributive : vous avez faux ! Si vous donnez à deux frères une part égale de gâteau, il y en a un qui aura plus faim, l'autre moins faim et la justice égalitaire stricto sensu n'entraînera pas forcément un sentiment d'équité. L'égalité n'entraîne ni un sentiment de justice, ni un sentiment d'équité, parce qu'on est, là encore, dans des comptes incalculables. Il y a aussi la justice réparatrice : je donne plus à l'enfant qui a le plus besoin, ce qui peut exister dans les familles avec un enfant handicapé ou malade. Cette justice est terrifiante pour celui qui a eu le moins besoin. Il peut avoir l'impression de ne pas exister, de ne pas être reconnu. Il y a encore la justice punitive : je donne en fonction des mérites de chacun et en fonction des fautes de chacun : « toi, tu as eu une bonne note, tu auras un cadeau ; toi, tu as eu une mauvaise note, tu n'auras rien du tout »... très injuste pour celui qui travaille autant en réussissant moins bien. Donc comment instituer de la justice dans une fratrie ? C'est une réponse impossible... mais il y a une pirouette inspirée d'Emmanuel Lévinas qui dit que, peut-être, ce qui est important dans une fratrie, c'est que chaque frère et sœur puisse admettre comme équivalents aux siens, les besoins de l'autre. C'est-à-dire ne pas toujours voir midi à sa porte, mais reconnaître que l'autre a des besoins légitimes, qu'il faut pouvoir les entendre, ce qui demande un décentrement. Pour citer Lévinas « c'est pouvoir regarder le monde à partir du regard de l'autre ». Et je pense que l'altérité, la fraternité et le sentiment de jus-

tice peuvent s'instituer si effectivement en tant que parents on reconnaît les besoins de nos enfants comme égaux, même si on ne répond pas forcément en donnant des dons égaux.

La relation de couple

En 2007, François de Singly, sociologue, était interpellé par le fait que la répartition des tâches ménagères n'avait pas bougé d'une manière significative depuis 25 ans. Voici les résultats de son étude : si je vous parle de 18 heures de travail ménager hebdomadaire environ contre 33 heures et que je vous demande comment la répartition est faite ? Vous allez me dire : trop facile ! Je suis bien d'accord avec vous. Si je vous dis que 61% de l'échantillon de la population qui a répondu à cette enquête estime que ce partage est juste pour les deux partenaires, que d'autre part, 35% considère que c'est un petit peu injuste et que finalement 4% considère que c'est injuste pour l'autre, qui sont les 61% qui considèrent que le partage de 18 contre 33 heures est juste ? Ce sont les femmes ! 61% des femmes considèrent qu'effectivement 18 heures contre 33 heures c'est juste.

C'est plus que le poids des habitudes ! Du côté des hommes, 68% estiment que leur participation à hauteur de 18 heures est juste ; 28% estiment que c'est injuste pour leur partenaire et 4% que c'est injuste pour eux. Il explique évidemment - c'est l'intérêt de son enquête - qu'à travers le travail ménager, les femmes qui considèrent que la répartition est juste, se réalisent encore en tant que femme à travers les standards genrés : « être femme c'est tenir sa maison propre, faire les gâteaux... ». Le poids idéologique fait que certaines femmes reprennent à leur compte l'idée que pour se réaliser dans leur identité de femme, il faut en passer par ces standards. Donc, tout ça pour dire qu'idéologie et ménage font bon ménage, si on peut dire, mais qu'effectivement l'équité ne passe pas par l'égalité dans un couple. C'est peut-être dans le couple que les calculs sont les plus difficiles à faire, parce que souvent on est dans cette mythologie qu'on ne fait qu'un avec l'autre, on se comprend sans se

recevoir c'est donner à l'autre la possibilité de donner

parler, on est les mêmes, etc... mais il y a un danger terrible à ne faire qu'un ! Il y a un dictionnaire anglais génial (les Anglais sont sûrement moins romantiques, mais peut-être plus justes à ce niveau-là) qui dit « on ne fait qu'un ! Oui, mais lequel ? ». En tant que philosophe, Jacques Derrida, reprend cette idée ainsi : « dès qu'il y a de l'un, il y a blessure : l'un comme l'autre, l'un à la place de l'autre, l'un absorbe l'autre, l'un se perd dans l'autre ». La problématique de la relation de couple c'est que les dons qui peuvent être là, à profusion, ne créent pas forcément de dette, ni de loyauté. Vous pouvez ne pas recevoir beaucoup et donner, donner, donner... à quelqu'un qui ne se sent ni loyal, ni en dette vis-à-vis de vous. Le couple est au-delà de cette circularité des dons qui créent de l'éthique. Il n'arrive pas à se structurer seulement au niveau du « donner », du « recevoir » et du « rendre ». Vous aurez beau donner, un couple pourra exploser à n'importe quel moment. J'ajouterai qu'il faut savoir donner : savoir donner à hauteur de ce que l'autre peut recevoir, sans le noyer et sans qu'il ne se sente trop redevable. Et puis, il faut aussi savoir recevoir. J'entends souvent des couples

en grande difficulté, parce que l'un et l'autre ont du mal à recevoir (souvent ce sont des femmes davantage « programmées » peut-être à donner). Il peut y avoir beaucoup d'explications dans cette difficulté à recevoir, mais là je me réfère à Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, pour qui recevoir c'est donner à l'autre la possibilité de donner. Le don nous grandit, nous investit d'une place très importante. Je le cite à propos de l'une de ses études sur les enfants de la rue en Amérique du Sud : « en donnant l'enfant se sent grand, bon, fort et généreux. Son estime de soi grandit par le cadeau, provoque un sentiment de bien-être et tisse un nœud du lien. Ce droit de donner, presque tous les enfants de la rue l'ont découvert. Il serait plus juste de dire que les enfants qui, plus tard, sont devenus résilients, ont été ceux qui au moment du plus grand désespoir s'étaient donné le droit de donner. » Dans un couple, la grande



Bibliographie sommaire

Nicole PRIEUR

Petits règlements de comptes en famille

Ed. Albin Michel, 2009

Amour, famille et trahisons. Se détacher pour mieux s'aimer

Ed. Marabout, 2007

Raconte-moi d'où je viens... Les nouvelles questions sur les origines

Ed. Bayard, 2007

Arrêtez de vous disputer! Faut-il se mêler des conflits des enfants?

Co-auteure: Isabelle GRAVILLON

Ed. Albin Michel, 2005

Grandir avec ses enfants.

Comment vivre l'aventure parentale?

Ed. Marabout, 2007

Site de Nicole PRIEUR

<http://parolesdepsy.com>

difficulté c'est que s'il y a équité, elle ne peut se construire que sur des séquences d'inégalité: j'apporte quelque chose que l'autre peut plus ou moins reconnaître. Je vais apporter plus dans un domaine et lui plus dans un autre. Par exemple, moi je suis en forme, donc je vais préparer les vacances, au contraire de mon mari qui rentre fatigué et ne s'en occupe pas du tout. Si lui à son tour, le jour où moi je suis épuisée, prend le relais, non pas sur les vacances parce qu'il ne sait pas ou n'aime pas réserver les hôtels, et me propose d'aller au concert, une dynamique s'instaure dans laquelle chacun, tour à tour, peut être une épaule pour l'autre, un point d'appui et peut aider l'autre à s'accomplir et à se réaliser au plus près de son être. Un sentiment de justice, d'équité peut s'instituer et du coup, si l'autre croit en nous et nous soutient dans l'accomplissement de ce qu'on est, on peut accepter de faire un peu plus de vaisselle. La confiance, qui est pour moi la pierre angulaire dans un couple, peut s'instituer dans cette qualité du donner et du recevoir, sachant que la confiance ce n'est pas seulement la fidélité, etc..., mais c'est aider l'autre à avoir confiance en lui, à réaliser ce qu'il est et à construire son estime de lui-même. Pour conclure, je mentionnerai les différentes étapes de l'évolution d'un couple mises en évidence par

le psychiatre américain Milton Erickson. Il évoque quatre sortes d'amour: la forme infantile: je m'aime moi. L'étape suivante, qui est assez proche: je m'aime en toi; je t'aime parce que tu es mon frère, ma mère, mon père, ma sœur, mon chien... c'est une forme d'amour dominé par les projections: j'aime le moi en toi et le toi en moi; puis, vient l'amour adolescent: je t'aime parce que ta façon de danser me plaît, parce que ton intelligence me plaît. Enfin, l'amour adulte, qui s'exprime ainsi: je veux t'aimer, je voudrais te voir heureux car mon bonheur est ton bonheur, plus tu es heureux, plus je le suis, je trouve mon bonheur dans le tien. La maturité de l'amour c'est l'aptitude à prendre plaisir dans le plaisir de l'autre et ce, de manière réciproque. Dans une union réussie, vous trouverez un peu de ces quatre niveaux, mais il faut un pourcentage très important du dernier, c'est-à-dire le plaisir de voir l'autre heureux. Donc, il ne suffit pas d'aimer la cuisine de votre femme, vous devez aussi aimer sa joie de faire la cuisine!



Conférence résumée par
Véronique HÅRING
psychologue
conseillère conjugale

LES CONFÉRENCES DU 1ER SEMESTRE 2012

Conférence

le jeudi 8 mars 2012
à 19h30

nicole prieur
philosophe
psychothérapeute

Justice et injustices en famille

Organisé par l'association Couple et Famille
Lieu : Maison des Associations
Rue des Savoisés 15 - Genève
Réservation conseillée

Conférence

**ENFANTS ET ADOLESCENTS:
LES COMPRENDRE
OU LES ÉDUIQUER?**

marcel rufo
pédopsychiatre

le jeudi 14 juin 2012
à 14h00

Organisé par l'association Couple et Famille
Lieu : Centre de l'Espérance
Rue de la Chapelle 8 - Genève
Réservation conseillée

Retrouvez tous les articles de La GAZETTE
sur notre site

www.coupleetfamille.ch



« Un R de famille »... SE PRÉSENTE une maison de la famille unique en son genre...



Infor Familles...

Le service Infor Familles, déjà connu surtout par son site Internet y est présent, offrant:

- Un espace conseil et orientation sur toutes les questions concernant la famille...
- Une permanence téléphonique...

Le fait d'être dans une arcade offre également un accès facile sans une connotation «service social». Notre perception des besoins nouveaux des familles et des problématiques en augmentation nous permet d'être beaucoup plus réactif dans la mise en place de soirées débat.

Nos objectifs pour ce lieu sont prioritairement le soutien à la parentalité, de la naissance à 25 ans. La demande d'information est donc variée. Divers thèmes sont abordés dont :

- *Comment occuper un enfant*
- *Que faire si le dialogue est rompu avec un adolescent*
- *Comment orienter un jeune en manque de repères*
- *Comment trouver une place de garde*

La gratuité de ce service nous permet de répondre à toute la population.

Perspectives

À l'automne 2012 sera mise sur pied une conférence de presse rappelant l'importance d'Infor famille, son rôle et sa mission d'information.

La cachette...

Un espace d'accueil pour les enfants accompagnés de leurs assistantes maternelles a été créé dans l'espace «Un R de Famille». Cet espace a été baptisé La Cachette, pour sa localisation dans les locaux et pour la référence au côté ludique du lieu. Il est sous la responsabilité d'une professionnelle de la petite enfance présente sur le lieu.

La Cachette a débuté son activité d'accueil en octobre 2011. Les « lundi » ont été choisis comme jour d'ouverture pour pallier le manque de lieux ouverts sur la ville; les musées et ludothèques étant pour une très grande majorité fermés.

« Un R de Famille », C'est quoi ?

Un espace convivial pour les familles...

Un restaurant ...

P'tits déj, goûters, plats du jour et cuisine du marché, journaux, wifi et jeux pour enfants... Une belle terrasse ombragée vous attend ainsi qu'une cuisine du marché familiale et inventive avec le label «fourchette verte».

...où s'organisent

• deux brunchs par mois

Organisés deux dimanches par mois, les brunchs du restaurant Un R de Famille sont uniques. De nombreuses familles y participent passant de leur table à l'espace enfants où une conteuse les attend.

Régulièrement les brunchs inaugurent des expositions au sol-sol du restaurant. Repas très convivial, un buffet bien garni vous est proposé pour 28 francs où vous trouverez de nombreux plats savoureux cuisinés sur place. Gratuit pour les enfants de moins de deux ans, deux francs par an de 3 à 5 ans et 12 francs de 6 à 12 ans. Il est conseillé de réserver à l'avance.

• des événements tels que des Cafés de parents, des expositions...

• des soirées privées...

Location... Un R de Famille, espace de la Fondation Pro Juventute

Genève, loue ses locaux. Ce lieu de 400 m² environ est idéal pour l'organisation d'anniversaires, réunions de famille, baptêmes, cocktails, mariages, réceptions entre amis...

• des goûters d'anniversaire avec cours de cuisine pour les enfants et adolescents...

• des « afterworks » tous les jeudis jusqu'à 20 h

Une ouverture plus tardive le jeudi pour profiter différemment du lieu et pour se détendre avec des tapas de premier choix.



Pour
toi!



Un R de Famille
Rue Goetz-Monin 10 - 1205
Genève

022 328 22 23

www.unrdefamille.ch
unrdefamille@proju.ch



AVEC TOUT CE QU'ON A FAIT POUR TOI !

Avec tout ce qu'on a fait pour toi... Il serait injuste de dire que j'entende fréquemment cette phrase lors des séances de thérapie de famille. Non, les parents ne prononcent généralement pas de telles paroles : mais elles se lisent si souvent dans leur regard, leur posture, leur attitude !

Il est justifié, ce sentiment, il est explicable : vous qui avez été parent, vous qui avez pris soin d'un ou de plusieurs enfants depuis leur naissance, vous avez certainement oublié aujourd'hui la somme de tous les efforts, fatigues, soucis, contraintes, sacrifices que vous avez supportés pour les élever et les éduquer - tellement ils sont innombrables ! Et les parents qui viennent en thérapie de famille ne sont pas différents de vous : mais là, face à un enfant qui s'oppose à eux, face à ce qu'ils prennent pour de l'ingratitude, le sentiment remonte soudain, intact, violent : *Avec tout ce qu'on a fait pour toi !*

Eh oui, nous sommes ainsi faits, nous autres humains - en tout cas la plupart d'entre nous : nous carburons à la GRATITUDE. Nous sommes capables d'énormément donner, et de nous donner aux autres et pour les autres, mais si nous ne recevons pas en retour et de manière régulière des marques de reconnaissance, si nous ne percevons pas que ce que nous donnons

est reçu et apprécié, alors l'envie de donner risque bien de s'assécher en nous, de se tarir : nous continuerons peut-être encore à donner, mais par nécessité, par devoir, et non plus avec plaisir. C'est pour cela, entre autres, que ces petits mots que certains jugent ringards, comme Merci, S'il te plaît, ou Pardon, sont si importants dans la vie de famille, comme dans toute vie communautaire qui est empreinte de beaucoup de contraintes : ils sont l'huile dans les rouages qui permettent de vivre ensemble et d'apprécier ce que nous nous donnons mutuellement.

Avec tout ce qu'on a fait pour toi : Ce sentiment de dépit, de frustration, les parents ne le ressentent généralement pas avec leurs jeunes enfants - disons, avant qu'ils n'aient dix ou douze ans. Pourquoi ? J'y vois principalement deux raisons : d'une part, le petit enfant gratifie ses parents de leurs efforts et de leurs soins par sa vitalité, ses progrès, ses sourires, son enthousiasme, sa spontanéité : il n'a même pas besoin de dire Merci, il le dit par tout son être, toute sa vie ! Et quand les parents voient ainsi leur enfant grandir et s'épanouir, ils en sont - naturellement - récompensés.

L'autre façon que le petit enfant a d'encourager ses parents, c'est qu'il est généralement *preneur* de ce qu'ils lui

proposent et demandent - dans la mesure bien sûr où ces demandes ou propositions sont adéquates et proportionnées à son âge. L'enfant les accepte (sans trop rechigner !), il intègre le programme qu'on lui concocte. Un père me l'exprimait ainsi joliment l'autre jour - il avait deux enfants de douze et treize ans : « Jusqu'à présent, nos enfants nous *suivaient* dans ce que nous leur proposions, on les emmenait sans problème dans des activités de week-end, ou en vacances ; aujourd'hui, ils ne nous suivent plus ! »

Avec tout ce qu'on a fait pour toi : Notre phrase leitmotiv, elle surgit en effet dans l'esprit des parents avec ce qu'on appelle communément *l'âge ingrat*. Mais qu'est-ce que l'âge ingrat ? C'est le temps où les parents cessent d'être le centre du monde, la référence principale pour leurs enfants. C'est le temps où leur intérêt se déplace vers l'extérieur, où les copains prennent une place prépondérante, et où un puissant désir d'indépendance se manifeste en eux. C'est le temps où les hormones les travaillent, et où la question : « Suis-je aimable ? » (par quelqu'un d'autre que leurs parents, bien sûr, parce que eux, c'est normal !) devient absolument centrale. Et c'est aussi le temps de la recherche de qui on est, et pour cette recherche, beaucoup de jeunes



ont le besoin de devenir comme opaques, inaccessibles, de tirer une espèce de rideau entre eux et leurs parents. Ce rideau, il prend l'apparence de l'ingratitude, voire de la bêtise - «l'âge bête» - mais il est un moyen que le jeune utilise pour mettre de la distance entre lui et ses parents, pour sortir de leur sphère d'influence, et aller vers d'autres centres d'intérêt.

Avec tout ce qu'on a fait pour toi : Au fond, ce qu'espèrent les parents, c'est que leurs adolescents soient capables, de les comprendre, de se mettre à leur place, et bien sûr d'être gentils et obéissants. Mais de fait, ils reçoivent indifférence et mutisme (dans la version *soft*), mépris et insultes (dans la version *hard*) : c'est généralement à ce deuxième stade qu'ils débarquent en thérapie de famille - avec raison, parce qu'à partir du moment où l'on se met à s'insulter, les choses peuvent très vite dégénérer. Aux parents, je dis, parfois de façon un peu abrupte : Ne cherchez pas à obtenir de la gratitude de la part de votre fils ou de votre fille, vous lui demandez quelque chose d'impossible ; car c'est la caractéristique de son âge, que d'être centré sur lui-même, et sur ses intérêts ; et il a suffisamment de travail à préparer son avenir, à trouver son propre chemin pour se soucier aussi de celui des autres ! Donc, n'attendez pas qu'il vous mani-



festes de la reconnaissance. Par contre, vous pouvez lui demander un minimum de contributions à la vie familiale (ce qui est le sujet d'après négociations lors des rencontres de famille). Au jeune, je tiens à peu près le discours suivant : Tes parents font leur travail de parent, qui est de prendre soin de toi, de te nourrir, de t'offrir un toit et des vêtements, et tout ce dont tu as besoin pour grandir. Peut-être qu'ils ne le font pas de la manière que tu veux, et qu'ils ne sont pas les parents géniaux que tu aurais souhaités ; mais tu dois faire avec, il n'y en a pas d'autres à disposition. Ton travail à toi, c'est de grandir, c'est de réussir tes études, c'est de devenir adulte et autonome : personne ne peut faire ce travail à ta place. Tu n'es pas obligé d'aimer

tes parents, et personne ne peut te forcer à le faire ; mais tu dois les respecter, et respecter ce qu'ils font pour toi. Tu es capable de respecter tes profs, de ne pas les insulter ? Alors, ça veut dire que tu peux le faire aussi avec tes parents.

Avec tout ce qu'on a fait pour toi : Sincèrement, cher lecteur, chère lectrice : à quel âge avez-vous été capable de vous mettre à la place de vos parents ? Personnellement, j'ai dû attendre de devenir parent moi-même, et de m'occuper de mon premier enfant, pour commencer à entrevoir tout ce que mes parents avaient accompli pour moi - sans jamais s'en plaindre, sans jamais s'en vanter.

Et là, je me suis dit : Chapeau !

Ne cherchez pas à obtenir de la gratitude de la part de votre fils ou de votre fille, vous lui demandez quelque chose d'impossible ; car c'est la caractéristique de son âge, que d'être centré sur lui-même, et sur ses intérêts.

Laurent BUSSET
psychologue,
thérapeute de famille





Donner et recevoir dans le couple, la calculette inconsciente

La morale en vigueur dans notre société réprouve tout calcul en lien avec l'amour. L'amour est un don, un élan gratuit vers l'autre.

Le quotidien décrit par les couples en conseil conjugal exprime cependant une réalité complexe où cohabitent les joies et les peines de la vie à deux, où existe un équilibre fragile entre le donner et le recevoir. Former un couple et surtout faire ménage commun demande à chaque membre de renoncer à une partie de lui pour recevoir en contrepartie quelque chose de l'autre. Nous ne sommes pas toujours très conscients ou clairvoyants sur ce à quoi nous sommes prêts à renoncer, et ce que nous attendons en retour du bien-aimé. Ces attentes réciproques conscientes et inconscientes occupent souvent tout l'espace du couple, gâchant le plaisir des retrouvailles.

Donner n'est pas un acte inné, mais demande de longues années d'apprentissage. C'est un acte qui inscrit l'individu dans le lien social. Il a besoin de gratification pour continuer d'exister. En effet, un don qui reste invisible aux yeux des autres perd son sens. Donner est une action qui nécessite l'effort de nous tourner vers l'autre, de mettre en sourdine notre égo, sans avoir peur de perdre quelque chose.

Recevoir semble être plus « facile » à priori, plus passif. Cependant certains cadeaux pèsent très lourd, nous mettant en dette, au niveau psychologique, par rapport au donateur. Ce senti-

ment de devoir quelque chose à l'autre prend ses racines dans cet impératif de la réciprocité, attendue mais non formulée.

Puis-je vraiment donner sans attendre quelque chose ?

Puis-je recevoir sans sentir une obligation de retour ?

Sommes-nous vraiment libre dans cette mécanique relationnelle ?

Donner sans rien attendre et recevoir sans se sentir redevable ne sont peut-être pas humainement possibles, puisque s'inscrivant dans le lien à l'autre. Dans le couple donner et recevoir ne constituent pas en soi le véritable problème. La problématique se situe dans le décalage ressenti entre ce que j'attends et ce que je reçois. Souvent on donne en exemple ce que l'on aimerait recevoir, enfermant l'autre dans une obligation de retour qui ne se nomme pas comme telle. La déception est au rendez-vous, car « je te donne ce que je peux donner et parfois je ne peux pas te donner ce que tu attends ».

La souffrance est aussi provoquée par le sentiment de donner plus que ce que l'on reçoit.

Un équilibre rompu révèle les attentes et les calculs inconscients. « Quand je te donnais cela, j'attendais ceci en retour, mais comme ceci n'est pas venu alors je suis en colère, déçu, et frustré. Par conséquent, je ne te donne plus non plus ce qui te fait du bien, je me mets en position d'attente avant de recommencer à donner ».

Sommes-nous toujours conscients de ce que nous attendons de

l'autre quand nous donnons ?

Le décalage entre nos attentes et ce que l'on reçoit nous renvoie à la solitude de notre condition humaine d'être manquant. L'amour nous fait oublier qu'entre toi et moi il y a un monde, que le langage est une passerelle possible entre ces deux mondes, que la fusion amoureuse n'est qu'une histoire que l'on se raconte nous plongeant avec délice dans les premiers mois de notre vie, moment où le corps de notre mère nous comblait magiquement.

Nos attentes sont aussi en lien avec notre histoire familiale. Sans le savoir, nous demandons au partenaire de réparer nos blessures d'enfant. Le risque est grand que plus les carences affectives et relationnelles furent graves, plus les attentes envers le conjoint sont importantes et revendiquées avec force. Devant des attentes « himalayennes » le partenaire ne peut que décevoir, même si durant la lune de miel l'illusion fût parfaite. Le rôle du partenaire n'est pas de réparer notre enfance meurtrie, c'est « Mission impossible ». Cette prise de conscience est l'occasion de sortir d'une dépendance stérile et aliénante au conjoint « réparateur inefficace » pour commencer à s'occuper soi-même de ses propres souffrances. Elle permet d'arrêter d'attendre que notre partenaire devienne magiquement capable de le faire.

Comment peut-on s'en occuper ?

En devenant acteur de sa propre vie et en mettant son énergie,



non pas à contraindre l'autre à nous combler, mais à trouver comment faire soi-même avec les cartes que l'on a entre ses mains. En se responsabilisant davantage par rapport à nos besoins personnels on acquiert, non seulement un sentiment de fierté, de liberté, mais également une augmentation de l'estime de soi comme l'enfant qui fait ses premiers pas. On fait le «ménagement» chez soi avec la découverte de capacités et de plaisirs insoupçonnés. Finalement, on réactualise les connaissances que l'on a de soi-même en vue de faire

avec qui l'on est profondément. Cette nouvelle prise en charge de soi s'accompagne souvent d'une diminution des attentes qui pèsent sur le partenaire. Ce dernier, allégé de ce poids peut alors donner en fonction de sa réalité et le récepteur peut le percevoir enfin comme tel.

Pour conclure, réfléchir sur la mécanique relationnelle mise en scène dans le donner et le recevoir, c'est revisiter les liens de dépendance que le couple a tissés tout au long de sa vie. C'est l'occasion de dépoussiérer ses croyances sur son couple et remettre en route ses capacités d'évolution. C'est aussi le moment pour chaque membre du couple de prendre conscience des limites de l'autre, révélées

par les attentes non remplies, et faire avec cette réalité de l'autre, ou pas. C'est effectuer un vrai choix qui va au-delà de la comptabilité du donner et recevoir. L'amour conjugal n'est pas un amour inconditionnel mais il est cependant capable de sortir du piège de la calculatrice inconsciente.

Monika DUCRET

psychologue
conseillère conjugale





Divorcer... pour solde de tous comptes

Les personnes qui s'engagent dans un processus de médiation pour organiser leur divorce expriment très souvent les objectifs suivants: ne pas se déchirer inutilement, faire au mieux pour les enfants, trouver des solutions financières réalistes. Ces objectifs sont, d'une certaine façon, des critères de «réussite du divorce», même si concrètement, les personnes disent plus souvent vouloir «limiter les dégâts».

Pour les personnes qui traversent cette période compliquée, souvent douloureuse, qui précède le dépôt en justice d'une demande commune de divorce, le divorce est le plus souvent vécu comme un échec, même lorsqu'il est organisé «à l'amiable». En fait, la «réussite» n'est pas liée au divorce, mais plutôt à la possibilité d'en limiter les dégâts et surtout de le surmonter.

Au-delà de ces objectifs le plus souvent indiqués dès le début du processus de médiation, s'exprime aussi la volonté que cessent les problèmes vécus dans le mariage qui s'achève et que démarre une nouvelle étape de vie. Exprimé de diverses façons, il s'agit là d'un réel enjeu de liberté.

Selon l'état d'esprit, le tempérament de chacun, selon la façon aussi dont la décision de divorce est prise ou «subie», cet enjeu de liberté prend, pour certains, la forme d'une motivation déjà orientée vers l'avenir, ou, pour d'autres, d'un espoir, voire d'un besoin devenu vital, que cesse une situation vécue comme insupportable. L'écoulement du

temps joue, bien sûr, un rôle fondamental, et la durée entre les séances de médiation fait partie de ce processus qui va permettre de «tourner la page».

Un nouveau départ implique que les conjoints prennent leur indépendance l'un par rapport à l'autre, qu'ils «délient» leurs liens conjugaux comme l'explique la philosophe et psychothérapeute Nicole Prieur. Lorsque la décision de divorce a été prise de façon réfléchie et irrémédiable, la relation conjugale est déjà mise à mal, voire devenue destructrice; mais, même s'ils sont négatifs, les liens peuvent être rester forts.

L'enjeu de liberté est alors de parvenir réellement à se «quitter», à dé-

lier les liens devenus néfastes. Nicole Prieur utilise le terme très pertinent de «donner quittance» à l'autre. Cela est vrai pour les conjoints qui sont d'accord sur la décision de divorcer, mais aussi pour celui qui la prend seul comme pour celui qui la subit, qui «est quitté».

Nicole Prieur développe des images comptables d'une façon qui éclaire très utilement le processus du divorce et l'enjeu de liberté derrière cette «quittance». Le principe anthropologique fondamental que reprend la philosophe est le suivant: la dette fonde le lien: si je ne dois rien à l'autre et qu'il ne me doit rien, je ne suis pas en lien avec lui. Les dettes sont ici prises au-delà

de leur sens économique; il peut s'agir d'un service, d'un sourire, d'un sentiment «offert» à l'autre ou «reçu» de lui. Cette comptabilité est éminemment subjective: ce qui compte beaucoup pour l'un peut ne pas avoir de valeur pour l'autre.

De ce point de vue, tant que les conjoints ont le sentiment d'être en dette vis-à-vis de l'autre ou qu'ils estiment que l'autre est en dette à leur égard, ils resteront liés. Si les liens sont vécus comme positifs, ces dettes et créances perpétuellement en recherche d'équilibre permettent à la relation de se construire - un peu

tant que les conjoints ont le sentiment d'être en dette vis-à-vis de l'autre ou qu'ils estiment que l'autre est en dette à leur égard, ils resteront liés.

comme la marche implique une perte d'équilibre à chaque pas. Si, en

revanche, une relation positive n'est plus envisagée et que la décision de divorce est prise, les dettes et les créances emprisonnent les conjoints dans des liens négatifs qui sont à délier pour passer à autre chose. (Sont exclues ici les «menaces» de divorce qui sont d'avantage un appel au secours dans l'espoir de sauver le couple.)

La période au cours de laquelle les futurs ex-conjoints organisent leur divorce est probablement la période pendant laquelle cette «quittance» est la plus difficile à donner. Le sentiment d'injustice, de «déséquilibre» entre ce qui a été donné et reçu est souvent au plus haut. Accepter de ne pas «obtenir justice» est un exer-



cice d'autant plus exigeant, qu'en divorçant, on ne peut pas se contenter de couper complètement tous les liens. Il faut aussi «inventer» une nouvelle organisation parentale et financière. Les discussions autour de l'argent et-moins souvent heureusement- autour des enfants, courent ainsi le risque de tourner au «règlement de comptes». Au-delà des enjeux concrets-qu'il importe bien sûr de prendre en compte, se fait cette «comptabilité» bien plus complexe et éminemment subjective, car les problématiques conjugales se mêlent tant aux questions financières que parentales.

Il est impossible, en médiation, de «détricoter» tous les passifs, toutes les origines des divers sentiments de culpabilité et d'injustice et ce n'est pas l'objet du processus de médiation. Il me paraît en revanche intéressant de souligner que l'écoute, outil de base de la médiation, peut aider les personnes à aller vers cette «déliance», à se «donner quittance», en acceptant que la balance des comptes du mariage reste subjective.

Le dispositif de médiation est construit autour de la parole, de l'écoute. Le cadre de la médiation permet à celui qui s'exprime d'être réellement entendu par le médiateur, et par l'intermédiaire de celui-ci, par l'autre. L'autre peut entendre car il n'est pas directement mis en cause. Ainsi, en écoutant l'autre expliquer son point de vue, les personnes prennent peu à peu conscience qu'il n'y aura pas de «vérité» objectivement établie, mais seulement deux versions, souvent très différentes, de la situation.

Renoncer à une version objective, «juste» devient peu à peu supportable, possible, car le fait d'exprimer le sentiment d'injustice, de dire d'où il vient peut être suffisamment libérateur pour pouvoir renoncer à ce que, selon cette comptabilité subjective, l'autre nous devrait encore. Lorsque la discussion se bloque sur un point d'organisation ou un point financier concret, il est souvent nécessaire de faire un «détour» par cette «comptabilité subjective», c'est-à-dire d'entendre d'où vient le sentiment d'injustice, la «créance» qui cherche à être compensée. Bien sûr, plus une personne se sent lésée ou coupable, plus elle aura de chemin à faire pour accepter cette

relativité de la «vérité». On entendra alors beaucoup de «mais c'est quand même elle qui...», «Ce n'est tout de même pas de ma faute s'il...».

Il importe d'ailleurs de relever que lorsque les torts de l'autre sont vécus comme tellement plus grands que les siens, il se peut aussi qu'une demande commune de divorce préparée en médiation, qui implique une prise de responsabilité de chacun, ne soit pas adéquate.

Pour terminer, il est intéressant de relever que depuis 2000, le droit suisse a presque complètement évacué la notion de faute du droit du divorce. Il n'y donc plus, légalement, de «calcul objectif» des torts. Les futurs divorcés sont «forcés» à dépasser le désir parfois très fort d'établir «objectivement» les torts de l'autre; cela implique de prendre sa part de responsabilités dans les problèmes qui ont conduit au divorce, mais aussi dans la mise en place d'une organisation financière et parentale qui tienne compte des intérêts de chacun, indépendamment des responsabilités respectives de chacun dans les causes du divorce et dans la façon dont il a été décidé.

Cette prise de responsabilité est souvent difficile, car elle va à l'encontre d'une gestion instinctive du conflit, d'une logique de défense, d'attaque, de contre-attaque. Elle implique un chemin vers la bonne foi et la prise de responsabilité qui est parfois un véritable défi, défi que la médiation a justement pour but d'accompagner et de faciliter.



**Kristine
REYNAUD DE LA JARA**
médiatrice familiale





GRATUIT...sans prix ?

Ce qui fait la valeur d'un bien, c'est la manière dont il a été acquis, dit-on dans un monde conduit par l'économie... Ainsi est fixé le prix de ce qui est plus ou moins indispensable à la vie, à son développement, à son confort... à son bonheur ? Selon ce principe, ce qui n'a rien coûté n'a pas grande importance.

Et si la gratuité n'était pas ce que l'on pense ?

La manière dont la vie est acquise, c'est ce qui fait sa valeur. Et quelle est cette manière ? C'est le don ! Un don sans limite, un don généreux et gratuit.

Oui, la vie nous est donnée : par nos parents, par le Créateur, nous le croyons avec les fidèles de bon nombre de religions. Nul n'est l'auteur ni le producteur de sa propre existence, ni le marchand de celle des autres. Et elle n'est pas donnée à un moment du début de l'histoire, mais dans la permanence de notre histoire. On appelle cela l'amour. Oui, dès l'origine, et dans toutes ses expressions, la vie et l'amour sont donnés ensemble : une vie sans amour est vouée à l'échec, un amour sans vie est triste à mourir.

Car la vie n'est pas donnée seule et isolée ; et elle n'est la propriété individuelle de personne. Nous la recevons pour la donner, si possible dans la même gratuité. Or donner la vie à d'autres, c'est aimer ! C'est dire à l'autre : parce que tu es j'existe et parce que je suis, je te donne d'exister ! Préten-tieux ? Oui, si c'est pour posséder

l'autre, non si c'est pour son bien. Et là, le bien de l'autre devient notre bien à nous et vice versa. Voilà un commerce intéressant : celui du don gratuit !

Folie diront les uns, utopie diront les autres. N'est-ce pas ce langage qui a fait de l'apôtre Paul l'un des témoins passionnés du Christ et à ce titre l'un des premiers acteurs de la foi chrétienne. Lui qui affirmait que *«le langage de la croix est folie pour ceux qui vont à leur perte, mais pour ceux qui sont sur la voie du salut, pour nous, il est puissance de Dieu !»* - I Corinthiens, 1, 18

**la vie et l'amour
sont donnés ensemble :
une vie sans amour
est vouée à l'échec,
un amour sans vie est
triste à mourir**

tre parle de la voie du salut, il évoque que ce don total met en mouvement : il ne peut pas se recevoir d'un coup, comme par miracle ; il nous est donné comme le moteur de toute une vie. C'est ainsi que nous pouvons comprendre l'appel de Jésus à le suivre : *«Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive !»* - Luc 9, 23-24.

On a trop souvent compris - ou fait comprendre - ces paroles comme une incitation à subir l'existence avec fatalisme et ainsi à rendre dociles celles et ceux qui doivent porter ce qui est lourd, trop lourd même. Que serait un Dieu qui se plairait à voir l'humain écrasé sous le poids d'une vie invivable ? Je n'en veux

pas et nous n'en voulons pas. Mais lorsque qu'on comprend cette parole comme un appel à rejoindre celui qui est allé jusqu'à donner sa vie pour aller au bout de l'amour, nous découvrons quelle est la valeur de cette vie lorsqu'elle est aimée. A la suite du Christ, et avec son soutien, nous sommes, en effet, appelés à prendre notre vie en charge, cette vie qui nous est donnée de façon totale et gratuite.

Dans le langage chrétien, on parle de l'économie du salut. Ce mot «économie» signifie littéralement «gestion de la maison». Il est utilisé pour évoquer le projet de «salut de Dieu et sa réalisation, tout au long de l'histoire, c'est-à-dire sa venue dans ce monde en la personne de Jésus pour sauver les hommes.»

Quelle meilleure manière de prendre soin de la maison du monde que de lui offrir gratuitement son engagement à nos côtés, dans notre condition humaine, pour le meilleur et pour le pire.

Et nous savons par la foi que la croix ne donne pas le dernier mot au mal : la résurrection du Christ nous est donnée comme un chemin à suivre également. Ainsi, prendre en charge sa vie conduit aussi à accepter d'être conduits jusqu'à la nouveauté du matin de Pâques. Gratuit, oui, au prix de l'engagement de l'amour !



Philippe MATTHEY
prêtre



Proposé par Martine CHENOU

La rupture au féminin ou quand la femme fait ses comptes

François de Singly, sociologue français bien connu par ses nombreux ouvrages sur le couple et la famille, s'intéresse dans cet ouvrage à la «déconjugalisation» vue exclusivement du côté des femmes, d'une part parce que les % des divorces sont demandés par les femmes, et d'autre part parce que les essais de restauration du divorce par consentement mutuel (rétabli en France en 1975 seulement!) ont été légitimés au nom de la cause des femmes. Il l'affirme, le divorce et la séparation répondent nettement plus aux exigences des femmes: poursuivre une relation conjugale amoureuse ou partir.

L'auteur cite les chiffres suivants: sans tenir compte des concubinages, qui échappent aux statistiques officielles, le nombre de mariages qui aboutissent à un divorce dans les vingt années qui suivent l'union a doublé entre 1978 et 2008: de 17 sur 100 en 1978, il a passé à 34 sur 100 en 2008. A travers la petite centaine de récits de rupture au féminin que son équipe a recueillis, il déduit que cette augmentation est liée à l'évolution du mouvement de la libération de la femme.

Qu'est-ce qu'une «bonne vie conjugale», pour François de Singly? Il y met deux conditions: reconnaître mutuellement l'autre comme partenaire de façon renouvelée au cours des années et créer une communauté du couple, un jeu collectif conjugal.

L'agencement de ces deux impératifs revêt schématiquement trois formes de vie conjugale, auxquelles répondent schématiquement toujours-trois formes de séparation, ce qui donne lieu au titre d'un des chapitres du livre «On se sépare comme on a vécu»:

le primat du nous, de la fusion, de l'intérêt conjugal; la séparation est alors le résultat d'une déception, du constat que le «nous» n'est plus porté par l'autre qui a trahi;
le primat du je, de l'individu; la séparation provient de ce que le «je» n'est plus à l'aise dans le couple;

l'inexistence d'une hiérarchie entre le «nous» et le «je»; la rupture provient lorsque le «je» prend trop de place chez le partenaire.

S'appuyant sur des exemples tirés de la littérature ou de la vie des «people», le sociologue nous indique que rompre peut être nécessaire si la vie conjugale n'est plus un support qui permet de développer en soi la faculté de se perfectionner. L'imaginaire de la séparation renvoie alors à la «revendication d'une formation continue de soi», qui peut d'ailleurs continuer à s'inscrire dans la vie conjugale pour autant que le conjoint joue le rôle d'accompagnateur de son propre développement-et réciproquement.

Suivent ensuite les récits touchants et instructifs des très nombreuses femmes séparées interrogées, regroupées en catégories et sous-catégories-que pour ma part je trouve un peu artificielles-qui expliquent de l'intérieur les raisons de leur séparation, les difficultés vécues mais aussi les bénéfices personnels qu'elles tirent de la crise traversée par rapport à être soi-même.

Dans sa conclusion, François de Singly évoque le «match entre un care féminin et un égoïsme masculin. On ignore si les hommes viennent de Mars et les femmes de Venus, on sait seulement qu'ils continuent de vivre dans des mondes où le souci de l'autre n'occupe pas la même place». Toutefois, précise le sociologue, les femmes (et les hommes) tiennent aujourd'hui des comptes sur la réciprocité des échanges, des dons et des dettes de chacun dans le couple, au contraire des échanges dans la relation parentale, où la réciprocité des dons n'est pas exigée, ni exigible du côté de l'enfant.

François de Singly distingue l'agapé, ce don d'amour et de soin sans demande (officielle précise-t-il!) de retour qui aurait incarné l'amour au féminin pendant des siècles, de l'eros, auquel il doit être combiné, mais aussi de la *philia*, c'est-à-dire une relation d'amour-amitié qui repose sur le principe de réciprocité comportant donc une part de calcul et de souci de soi. Pour l'auteur, «il reste à inventer un amour qui conserve bien des qualités de l'agapé tout en respectant les exigences de la *philia*». L'amour conjugal deviendra un « espace où savoir compter au sens ordinaire du terme n'interdit ni de compter sur l'autre ni d'agir pour que le partenaire puisse compter sur soi ».

SÉPARÉE
VIVRE L'EXPÉRIENCE DE LA RUPTURE

Editions Armand Colin, Paris 2011

François
de SINGLY



Vous souhaitez soutenir notre association ?

Nous serons heureux de recevoir vos dons sur notre

CCP 12-10967-2

Vous souhaitez devenir membre de notre association ?

Cotisation annuelle :

Fr. 40,- par personne

Fr. 80,- pour les personnes morales et les associations



COUPLE ET FAMILLE

Rue du Roveray 16

1207 GENEVE

022.736.14.55

info@coupleetfamille.ch

consultations de
couple - parents - famille
- médiation familiale -
sur rendez-vous
français - espagnol



retrouvez-nous
sur le web
www.coupleetfamille.ch

PROCHAIN
NUMÉRO
DÉCEMBRE
2012



Couple et Famille remercie tous ceux qui soutiennent l'association,
que ce soit par des dons, leur amitié ou de la « publicité » autour d'eux.